

LE CHANGEMENT
SES FACTEURS DECLENCHANTS ET LEUR IMPACT
SUR LES RELATIONS INTERPERSONNELLES

Conférence Internationale
Berlin, Allemagne
7 – 10 mai 2000

Exposés principaux et Rapport de Conférence

COMMISSION INTERNATIONALE DU MARIAGE
ET DES RELATIONS INTERPERSONNELLES

En collaboration avec

Evangelisches
Zentralinstitut
für Familienberatung

Bundesministerium
für Familie, Senioren,
Frauen und Jugend

TABLE DE MATIERES	Page
<u>Avant-Propos et Introduction</u> <i>Martin Koschorke</i> Le Changement	2
<u>Discours d'ouverture</u> (en anglais) <i>Christine Bergmann</i> The Process of Growing Together in Germany – Political and Social Effects	4
<u>Exposé I</u> <i>Mphala Mogudi</i> De la dysfonction à la stabilité de la vie familiale : Leçons de l'Afrique du Sud	8
<u>Exposé II</u> <i>Rémi Lenoir</i> La famille : une construction symbolique socialement fondée	13
<u>Exposé III</u> <i>Peter Fürstenau</i> Comment la consultation et la thérapie peuvent aider la famille à se renouveler	18
<u>Rapport de Conférence du Président</u> <i>Paul Tyrrell</i> Le Changement – ses facteurs déclenchants et leurs impact sur les relations interpersonnelles	22
<u>Annexe</u> <i>Programme des Présentations des Ateliers</i>	28

Avant-Propos

La Commission Internationale sur le Mariage et les Relations Interpersonnelles (CIMRI) de l'Association Mondiale de la Famille UIOF organise annuellement, depuis 1953, une réunion de travail sous forme de congrès scientifique. En l'an 2000, ce congrès a eu lieu à Berlin–Wannsee. 140 professionnels, spécialistes de la consultation, de la thérapie et de la médiation familiale ainsi que du droit familial et de la politique familiale, originaires de 24 pays, ont discuté de « Le changement – ses facteurs déclenchants ». Ce livre contient le discours d'ouverture de Mme Christine Bergmann, ministre fédérale de la famille, les exposés principaux, quelques présentations d'ateliers et le rapport final établi par le président australien de la commission, Paul Tyrrell.

Les textes publiés dans ce livre ne correspondent pas exactement aux exposés faits pendant le congrès : La commission a pour habitude de demander aux conférenciers d'écrire leurs textes, mais de les présenter librement.

La commission remercie tous les présentateurs d'avoir permis la publication de leurs exposés. Mesdames Michaela Bärthel, Tammy Eberhard, Roswitha Ginglas-Poulet, Elaine Griffiths, Silvia Koch, le docteur Éveline Lemaire, Margaret A. Pater, Gerlind Richards et M. Derek Hill ont contribué ou à la traduction des textes ou à la réalisation de ce livre. Je les en remercie.

Berlin, en novembre 2000

Martin Koschorke

Le changement – ses facteurs déclenchants et leur impact sur les relations interpersonnelles

Les structures et les relations familiales, les individus et les sociétés sont en évolution continue. De nombreux événements politiques, survenus au cours de la dernière décennie, sont venus accroître notre niveau de perception des changements profonds de la société. L'arrivée de l'an 2000 procure l'occasion privilégiée de réfléchir sur la nature de la rapidité de ces changements et sur l'impact du processus de changement sur les divers secteurs d'activités et milieux de vie.

Questions

Qu'est-ce qui provoque le changement? Cette question est le thème de la conférence. Liées aux objectifs de notre commission, trois questions majeures se posent:

- o Quels sont les déterminants politiques et sociaux qui ont de l'influence sur la famille? Quelles conditions et initiatives politiques et sociales peuvent influencer positivement les familles et leur milieu de vie dans une société en changement? (Sujet du premier exposé)
- o Quels sont les impacts des changements sur les familles et les relations interpersonnelles? Quels changements sont à prévoir dans l'immédiat? Quels sont ceux qui sont nécessaires, souhaitables et pourquoi? À l'inverse, comment les changements dans la famille influencent-ils la société? (Sujet du deuxième exposé)
- o Quels sont les déterminants du changement en matière d'intervention et de consultation sociales et thérapeutiques auprès des couples et des familles? Que percevons-nous comme forces positives? (Sujet du troisième exposé)

Aspects spécifiques

BERLIN est à la fois le lieu et le symbole du changement survenu entre les régions de l'Est et de l'Ouest, ayant eu un impact majeur en matière de relations interpersonnelles et sociales. Mme Christine Bergmann, ministre fédérale pour les familles, originaire de l'Allemagne de l'Est, ouvrira la conférence. À ce jour, Berlin est un pont entre l'Europe de l'Est et de l'Ouest. Les présentateurs des ateliers, venant de Russie, de Pologne et de la République Tchèque parleront d'expériences et de modèles de changement. Des participants d'autres pays de l'Europe de l'Est présenteront leurs expériences dans les groupes de travail.

L'AFRIQUE est un continent de grands bouleversements sociaux. Mme Mphala Mogudi, présidente de l'Association Familiale de l'Afrique du Sud (FAMSA), présentera sa vision des processus de changement à partir des expériences politiques récentes en Afrique du Sud. Des experts du Congo et du Nigéria illustreront les modèles de changement en cours dans leur région. Un rapport sur des expériences faites aux Indes complètera la perspective Nord-Sud.

Les **FEMMES** sont, à travers le monde, au coeur des changements positifs dans les relations interpersonnelles. Cette contribution des femmes dans la famille et le couple sera au centre des discussions.

The Process of Growing Together in Germany - Political and Social Effects

Dr. Christine Bergmann
Federal Minister for Family, Senior Citizens, Women and Youth, Germany

Ladies and Gentlemen,

I am delighted to be able to welcome you here in Berlin. You have chosen a place for your conference that is a symbol of change and so fits in beautifully with your topic.

Over ten years ago, on 9 November 1989, we witnessed the fall of the Wall that had divided not just Berlin, but the whole of Europe, for 28 years. The months before and after this event were the most exciting of my life. As a former citizen of the GDR I remember only too well how much we longed for democratic freedoms like freedom of opinion and freedom to travel, and for an opening in the Wall that seemed insurmountable. In summer 1989 GDR State Council chairman Erich Honecker talked about the Wall standing for another 100 years. And he said that socialism could not be held back by any "ox or donkey". He was right there – it was the citizens of the GDR who brought down "real socialism", as it was called. They were brave, they had the courage of their convictions and were stubborn in calling publicly for freedom and democracy; ultimately it was the civil rights movement in the GDR and the resolution of the people that led to the opening of the border on 9 November 1989.

Many helped to pave the way: the Solidarnosc movement, the Czech civil rights activists, *glasnost* and *perestroika* and, last but not least, the visit of Gorbachev to mark the 40th anniversary of the GDR.

For those of us who lived there the years before 1989 had shown ever more clearly that the GDR as a state was economically finished and morally long gone. We had seen a shattering of our youthful illusions that a totalitarian system could be changed if only enough people at their respective place could provide a more open, a more tolerant climate.

In the days and weeks before 9 November the conviction grew that we could now succeed in doing this, if only we could overcome the fear that had paralysed us for so long. "Democracy – now or never" was the slogan on all sides at the different demonstrations. For me it was clear: these people would never turn back, would not be intimidated and humiliated again; they were happy about the newly won self-confidence and every bit of independence. "We are the people" was the cry of the hour from those who wanted to stay in the GDR and bring about change there.

Today, in the tenth year of German reunification, everything that belongs together has not yet all grown together, to recall the famous hope expressed by Willy Brandt. What we call internal unity is also a process requiring time, since our lives have been shaped by decades of different experience. Yet the fact that East Germans brought about a peaceful revolution has been their unique contribution to the process of unity.

The communication difficulties between the two parts of Germany that we still note today are also due to the fact that this achievement of former GDR citizens – except in the short, euphoric days of late autumn 1989 – have not been appropriately appreciated by many people in the western part of Germany.

Many people in eastern Germany sense a lack of respect for what they have achieved in their lives. The GDR was, alongside all that belongs in the dust-bin of history, a web of human relations. It was a system of everyday behaviour with everyday conditions which we had adjusted to. Life in the East could also be enjoyable. We knew sorrow, happiness, despair and led intense lives. A life in the East was also a whole life. To vary a quote by Theodor Adorno, it was a right life in a wrong context.

The fall of the Wall made the change visible for the whole world. The subsequent reunification of Germany was for me an automatic consequence. Of course, another important question, still unanswered, is about how the two Germanies were put back together again. And it asks what mistakes were made, that still make it hard for eastern and western Germans to feel like one people?

I do not want here to talk about the trials and tribulations of the unification process, nor about the bitter consequences for people who lost their jobs - although I know a great deal about it after many years with responsibility for employment affairs in the Berlin senate. I will only mention one example that, in my view, is typical. That is the constitution.

The central Round Table of the GDR had drafted a new, very ambitious constitution that unfortunately was never implemented. After the accession of the GDR to the Federal Republic of Germany no new constitution was drawn up for the whole of Germany; instead, the Basic Law was extended to the five new Länder. Key politicians in the old federal republic considered it simply superfluous to think about a common constitution. In Berlin at the federal state level we decided differently, although there was the same discussion about the whys and wherefores. But for us on the East Berlin side it was important not to go into unity empty-handed; we wanted to undergo a process among ourselves first, and reach agreement on a common constitution. We pushed that through and that was a good thing. The current Berlin constitution emerged from the two constitutions: it is a joint effort. Something like that creates a common identity. And a common identity is something which is still lacking in our country.

We Germans are one people - a people with a different recent past and a common future. Our relation to one another is still frequently characterised by mutual resentment, which we sometimes passionately nurse. We should remember more often that it was not an achievement of Germans in the Federal Republic and not the fault of Germans in the German Democratic Republic that they lived in different social systems and thus had different opportunities in terms of way of life and personal development.

We often hear that the East Germans have not yet arrived in democracy because, according to polls, they would prefer maximum equality to maximum freedom. They are implicitly assumed not to have yet put aside their "real socialist" fetters. Here people forget that German unity is primarily rooted in the desire for freedom of the citizens in the new Länder.

In my view these polls are not an expression of a lack of appreciation for freedom, they just express the fact that the individual economic difficulties of people and high unemployment have led to a disappointment with the hard won political system. That is certainly also linked with the fact that eastern Germans have far higher expectations of politics than those in the West and their disappointment at unfulfilled wishes is also much greater. We grew up with the feeling that there is an ideal society waiting for us somewhere. And the yearning for this has survived the GDR. We should not forget either that the economic miracle in West Germany in the 50s favoured the acceptance of free, liberal democracy over the long term. The learning process undergone by eastern Germany in the 90s, by contrast, took place against the background of a socio-economic crisis linked with unemployment and job insecurity.

It is clear that work alone does not yet make people into democrats. We should beware of monocausal explanations. Nevertheless, I consider it obvious that economic instability and fear of losing one's job do not create the climate in which democratic civil virtues thrive - like plurality of opinion, a readiness to face conflict, and tolerance. Studies show that it is chiefly social grounds that determine whether Germans in the east are happy or unhappy with a reunified Germany. Anyone doing well is more likely to affirm the unified State. Unemployed people see themselves first as the ones who lost out when unity came.

Work is also the key to increasing the degree of satisfaction with the system in the eastern part of Germany. We still have a lot to do here. The unemployment rate in the eastern states is still double that of the west. Differences in income are still considerable too. In manufacturing industry one employee earns a gross DM1436 less than an employee in the west, who earns an average of DM5350. Western Germans have on average over three times

as many savings as east German households. In western Germany every second household owns landed property, whereas in eastern Germany it is only every fourth. The distance between eastern and western Germans is not based merely on the consequences of a 40-year separation, but also on the experiences of social inequality and the lack of recognition of eastern Germans in the transition process.

People in eastern Germany have undergone changes to an unprecedented degree. Almost overnight their previous social and occupational skills were devalued. That had repercussions on all areas of life, changing people's behaviour right into their private lives. This became particularly clear in families. Much importance was attached to families and having your own children in the lives and values of people in the former GDR. That was largely connected with the family being a place of refuge from the state which encroached into almost all fields of life.

The process of founding a family in the GDR started not just earlier than in the West, it was also concluded a lot earlier. Early marriage and parenthood were propagated and fostered by the GDR regime; that was for men and women the "normal" course of life. At the end of the 80s the average age for women's first marriage in the former GDR was 22.7 and for men 24.7. About half of the women had had at least one child by the age of 22. Towards the end of the GDR there were considerably fewer single people, compared with West Germany and a considerably lower share of childless couples.

People reacted to the social upheavals with uncertainty. Directly after reunification there was a drastic collapse in the birthrate and there were far fewer marriages. The uncertainty about how things would develop understandably had a direct impact on people's plans for their lives. This development shows that the economic and social conditions have to be predictable for people to opt more easily for children. For the first time for six years, in a total of over 100 000 children were again born in the eastern Länder in 1997. But this only a good half of the figure for 1989.

I think it can be generally stated that the GDR society was much less exposed to the individualisation process that has been taking place in western society for many years. Of course that was a lot to catch up in the last few years but there are still clear differences in behaviour patterns and values. This is shown e.g. with reference to childcare. A comprehensive network of all-day childcare facilities was a matter of course in the former GDR. It was also an essential precondition for the integration of women into working life. Children were looked after in public creches, nurseries and play centres. Basically this dense network has been maintained in the last ten years, while the childcare system in western Germany is still very inadequate. This different childcare situation is still a fundamental structural difference between East and West. It is an important assignment for the whole of society to expand the range of childcare for children under three and of school age in western Germany and to safeguard the standard in the east.

The topic of childcare is an important point when it comes to the question of the involvement of women in working life. The GDR was certainly not an ideal equality-oriented society but it must be said that it had a real edge in relation to sharing work. For me as a woman, who lived through the first to the last day of the GDR, it is important to point out that we women in Germany were in very different situations. For us in the GDR it was normal to combine working life and a family; we did not ask for this double career but just went along with it. And this normalcy, which still displeases many in the west, is something women still do not give up.

To date the employment rate of women in eastern Germany is higher than in the west. Women's income makes up just under 50% of the household income; in the old Länder it is about 30%. Paid employment is not just the basis of financial independence, it also leads to personal autonomy. Women in the new Länder are still harder hit by unemployment than men. But women from that part of Germany still believe that the normal life of a woman should involve employment, like that of a man.

Despite all difficulties confronted by east German women – and men – on the labour market, there is no turning to a traditional gender model. That naturally influences the relations

between the sexes in families. As the minister with responsibility for women I consider it an important task to contribute to avoiding a backward trend and to ensuring that the sharing of work does not go to the detriment of women.

Let me just add a word on the situation of young people in eastern and western Germany. For many young people in the east the time of change was a difficult phase; often they saw both parents losing their jobs overnight. Or they saw older people having trouble adapting to the new conditions. For many young people, however, the change of system was naturally also a great opportunity for them to determine their own lives.

Today, ten years later, the difference between eastern and western German young people are still clear noticeable, as shown by the latest Shell study on young people issued in spring. Many young people in the east see their situation as being more frustrating, sometimes even depressing than their peers in the west, due to the poorer training and labour market opportunities in eastern regions. But the study also clearly showed that many eastern German young people – particularly young women – are keener to get ahead and more mobile than young people in western Germany. That is encouraging, but also shows that the younger generation can only grow closer to one another if the process of economic alignment is further pursued with energy and commitment.

The process of learning to handle democracy in eastern Germany has been marked by shortcomings; indeed, these are unavoidable in view of the different development of society there. It cannot be denied that xenophobic behaviour is more pronounced in eastern Germany – not just with young people. This fact must be confronted. Certainly one factor is the lack of experience of older people in eastern Germany with regard to people from different countries and cultures. The GDR was a closed society.

However, it is above all a question of educational level. Xenophobia is far less frequent among students at universities than among those in vocational courses or with low educational qualifications. This is where we must start. We must ask what political and cultural education can achieve and how we can particularly reach young people. I consider this to be one of the essential challenges for the future of Germany. We must also inquire about why people who ten years ago deposed a dictatorship with their longing for democracy now turn away from it in disappointment.

The people who ten years ago went into the streets shouting "Democracy – now or never" tell me today that again they cannot change anything in the face of cemented structures and majorities. I can only reply that it is always better to have tried one's best. Democracy lives from the participation of many. But a society based on the commitment of its citizens also has to see to it that there is a place for people in this society.

Commitment presupposes that they feel integrated. Anyone who is excluded will not be willing and able to make an active contribution. Therefore an urgent social task in Germany in the next few years will be to work to transform disappointment into involvement. Democracy is not a state of affairs, it is an ongoing project.

Ladies and Gentlemen,

I hope that for all of you who have come to Berlin from so many countries this conference will be stimulating and interesting. Many of you have known and worked with one another for years – you will be able to continue on your cooperation in discussions and dialogues. But I also hope that you will have an opportunity to see and experience something of the new capital and that you will take home many new impressions.

De la dysfonction à la stabilité de la vie familiale : Leçons de l'Afrique du Sud

Dr. Mphala Mogudi
Présidente – Société du Mariage et de la Famille de l'Afrique du Sud

Introduction

L'Afrique du Sud a négocié avec succès la transition d'un gouvernement minoritaire vers une démocratie multipartite. L'accent s'est déplacé du domaine politique vers des systèmes et structures de société pour garantir que les acquis du processus de libéralisation soient fermement enracinés en tant qu'héritage positif transmissible aux générations futures. Le défi qui nous est lancé réside dans l'application et la pratique des valeurs de la démocratie dans notre vie quotidienne et dans les interactions de tous les jours.

En tant que société multi-culturelle, nous reconnaissons les différences existantes. Nous nous efforçons de les respecter et de les accepter comme différences de valeur égale et non comme des déviations de notre humanité commune et essentielle. Pendant les années de la séparation systématique, nous avons ignoré les normes, les valeurs et les traditions des autres groupes.

Malgré un sens bien défini de l'unité et de la cohésion nationales, les contacts et les interactions entre les personnes sont toujours obscurcis par des partis pris et des préjugés. L'impact tragique des politiques sur la vie familiale du passé a été bien documenté et discuté (plus récemment lors des auditions de la commission de vérité). Aujourd'hui les plus grands défis pour la stabilité de la famille en Afrique australe sont la pauvreté et l'épidémie HIV / SIDA. Notre manière de traiter et de contenir ces menaces vont déterminer l'avenir de notre pays et de notre continent.

En octobre 1999, notre ministre national en charge de l'aide sociale, de la population et du développement engageait plus de 70 organisations internationales dans un processus consultatif afin d'identifier les besoins en aide sociale et les priorités. Dans son rapport, le ministre a reconnu que notre système d'assistance sociale ne rend pas justice à ceux qui en ont le plus besoin, c'est-à-dire les femmes et les enfants, les personnes âgées et les handicapés. Bien que ces besoins soient bien articulés et identifiés, les interventions nécessaires sont entravées par un manque de ressources. Selon ses paroles... « ces besoins risquent de renverser les acquis démocratiques réalisés depuis 1994... »

Pendant les cinq années à venir, la politique sociale et les programmes du gouvernement seront basés sur les priorités suivantes :

1. la restauration de l'éthique des soins sociaux...
la reconstruction de la famille, de la communauté et des relations sociales
2. une stratégie intégrée pour l'élimination de la pauvreté
3. un système compréhensif de sécurité sociale
4. la réponse aux effets de la violence contre les femmes et les enfants
5. HIV/SIDA.

La stratégie clef pour mettre en place ces priorités devrait permettre aux individus, aux familles et aux communautés d'identifier, de planifier et de s'occuper de leurs propres besoins, c'est-à-dire l'aide à l'entraide.

Bien que l'Etat promette son soutien et fasse preuve de responsabilité, la charge des soins incombe de plus en plus à la famille (élargie), aux structures de la communauté et aux organisations non gouvernementales.

Modèle de changement

Dans cette discussion, je me réfère au modèle de changement en tant que processus dynamique en soulignant les aspects suivants :

- 1) DE: qu'est-ce qui doit changer?
quelle est la situation visée?
- 2) A: l'objectif désiré ou la vision
- 3) COMMENT: arriver de ...à
- 4) POURQUOI: quelle est la motivation pour atteindre cette vision?
- 5) QUAND: le cadre de temps/le rythme du changement?

En 1996-97, l'université de l'Afrique du Sud a effectué une étude qui a révélé que la majorité des gens appartenant à tous les groupes raciaux avait l'impression d'être exposée à **trop de** changement en **trop peu** de temps ; par conséquent ils étaient stressés et avaient perdu leur sens d'orientation (Prinsloo 1998). Les domaines de changements traités par l'étude étaient les suivants :

- le progrès technologique et économique,
- les mutations démographiques et écologiques,
- les transformations dans le monde professionnel,
- le changement dans les modèles de vie communautaire, ses normes et valeurs, et
- les changements dans l'offre de loisirs.

Les facteurs qui influencent la stabilité du mariage et la vie de la famille ne peuvent pas être entièrement présentés mais je voudrais parler du rôle **du leadership, des valeurs, du travail et de l'éducation** pour le passage du chaos à l'ordre dans la vie familiale en Afrique du Sud.

Selon mon expérience, les gens sont plus capables d'articuler et d'exprimer la situation immédiate plutôt que la vision d'avenir. Souvent il n'y a pas d'idée claire sur les objectifs ni sur les processus pour les atteindre. Un leadership fort joue un rôle vital dans l'articulation des visions et des objectifs mais également dans la mobilisation et la motivation des communautés en faveur de ces objectifs.

Leadership

Dans la personne du Dr Nelson R. Mandela, l'Afrique du Sud a été bénie par un tel dirigeant qui, par sa personnalité et sa compétence, son charisme et son intégrité morale a été capable de mobiliser tous les groupes culturels pour en faire une « nation arc-en-ciel », une notion créée par un autre grand dirigeant et prix Nobel, l'évêque Desmond Tutu. Ce sens fort d'appartenance est reflété dans les discussions des médias sur « qui est un Africain ? ». Certains descendants européens ont fortement protesté et se sont sentis offensés de ne pas être inclus ou appelés africains. Notre première allégeance est notre pays : nous sommes **d'abord** des Africains du Sud et seulement **après** des juifs, hommes, musulmans, Xhosa, etc. Les tensions sociales et les frictions naissent moins entre les groupes raciaux mais plus souvent entre nous et les non-Africains du Sud, nous et les étrangers. Un autre facteur d'unification fort est le sport, en particulier le soutien pour les équipes nationales de foot et de rugby qui, dans le passé, étaient chacune surtout encouragées par les noirs ou les blancs selon le cas.

Avoir un dirigeant visionnaire, ne suffit pourtant pas pour assurer la stabilité de la famille et de la société.

Tout au long de l'histoire du monde il y a eu beaucoup de dirigeants charismatiques qui ont mobilisé leurs populations et induit leurs pays en erreur. Un autre facteur clef est le système de valeurs d'une société qui devrait être capable de passer le test de la communauté internationale ; la notion de la supériorité raciale par exemple, n'a pas survécu à ce test.

Les valeurs ne nourrissent pas seulement la vision mais expliquent aussi la motivation : pourquoi les gens font-ils certains choix ou se comportent-ils d'une certaine manière ? Dans son travail avec des jeunes violents aux Etats-Unis, Dr James Garbarino (1999) souligne l'importance de l'enracinement spirituel, psychologique et social pour prévenir un tel comportement.

Deux valeurs sont centrales aux communautés africaines : le respect et « Ubuntu ».

La tradition africaine est convaincue qu'un individu ne peut vivre et accomplir sa nature humaine qu'en relation avec d'autres individus et en communauté :

« Je suis parce que nous sommes ; et puisque nous sommes, je suis. » (Perspectives 1997)

La prise de conscience de cette relation entraîne des modèles de comportement et d'action qui facilitent l'harmonie, la cohésion et des relations interpersonnelles saines. On dit d'une personne chaleureuse, humble, pleine d'égards, bienveillante, généreuse, polie, et pleine de vertu, que cette personne est l'exemple de l'esprit d'Ubuntu. Cette conception a beaucoup de ressemblance avec la théorie systémique des relations interpersonnelles.

Dans la culture africaine, les besoins de la communauté précèdent ceux des individus. Il faut se comporter d'une manière qui reflète le respect de **soi-même** et des autres, surtout des anciens ; cette obligation morale reconnaît l'autorité et la sagesse qui viennent avec l'âge / la maturité.

Les adultes de la communauté se partagent la responsabilité de la socialisation, l'instruction, l'alimentation et l'accompagnement des enfants. Notre vision pour devenir une société plus solidaire, inclut la réintégration de certaines de ces valeurs traditionnelles pour s'occuper des besoins de la société, par exemple pour le nombre croissant d'orphelins du SIDA. En réalité, la plupart des familles sont déchirées entre des normes et des valeurs occidentales et africaines.

Le travail

Un des facteurs qui influence directement la qualité et la stabilité de la vie familiale est l'économie / le travail. Le gouvernement actuel a passé plusieurs lois et décrets pour résoudre le problème de la pauvreté et pour donner plus de pouvoir aux groupes qui ont été défavorisés économiquement.

1. La loi sur l'égalité de l'emploi interdit la discrimination injuste et demande de l'action positive. L'objectif de cette loi est d'obtenir l'égalité devant le travail en demandant aux employeurs d'éliminer la discrimination injuste et de mettre en œuvre des mesures pour corriger les inconvénients vécus par les Africains, les gens de couleur et les Indiens, les femmes et les handicapés et d'assurer que ces groupes soient équitablement représentés à tous les niveaux de la vie professionnelle.
2. La loi cadre pour l'approvisionnement préférentiel donne une préférence dans les appels d'offre et contrats du gouvernement à des groupes historiquement défavorisés.

Beaucoup de familles de blancs sont à juste titre préoccupées en ce qui concerne les perspectives d'avenir des maris et les enfants. Il est généralement accepté que ces démarches soient nécessaires pour l'instant – les besoins de la nation à long terme sont prioritaires sur les besoins actuels des individus. Des organisations comme le FAMSA offrent des cours pour les entreprises et les individus afin de les aider à s'adapter au changement et pour faciliter les transformations nécessaires. Avec les possibilités croissantes de carrière et de revenus, les familles se battent pour maintenir un équilibre entre la satisfaction des besoins matériels et émotionnels des membres de leurs familles. C'est surtout difficile pour des parents seuls en l'absence du réseau d'une famille élargie forte et d'un système de soutien. Des services de consultation se voient confrontés à un nombre croissant d'enfants qui sont émotionnellement déshérités ou négligés et qui pourtant viennent de familles économiquement saines. Le travail est souvent le premier endroit où les gens rencontrent des collègues venant d'autres traditions culturelles. Malgré le fait que les gens de couleur sont majoritaires, la culture de l'organisation est en majorité dirigée vers l'Europe; les différentes normes et traditions culturelles ne sont pas suffisamment reconnues et incluses au travail, par exemple le code vestimentaire accepté. Des contacts interpersonnels ne se passent pas sur un pied d'égalité et peu de vraies amitiés sont nouées entre les groupes.

Un autre aspect de l'éthique du travail qui dérange est la perspective que le travail est plus important que la famille – les parents se plaignent de ne pas rencontrer de compréhension quand ils demandent un congé en cas de maladie des enfants. Ils se sentent traités avec méfiance.

Alors que les entreprises s'efforcent de remplir les exigences de la loi sur l'égalité de l'emploi, les individus traditionnellement défavorisés reçoivent rarement le soutien nécessaire pour réussir à l'intérieur d'une organisation. Ils sont souvent isolés, stressés et frustrés et vont forcément projeter leur ressentiment sur la famille. Les cas d'abus de drogues et de violence domestique sont inadmissiblement élevés en Afrique australe. En connaissance de cause, la loi sur la violence domestique a été approuvée en 1998. Elle prévoit la protection de personnes vivant ensemble en cas de négligence et d'abus physiques et économiques.

Le Botswana est socialement, économiquement et politiquement un des pays les plus stables en Afrique australe. Il est intéressant de noter que l'éthique du travail prévoit que toute la nation préserve la période du déjeuner quand toute la famille se rassemble à la maison autour d'un repas chaud.

J'espère que le monde du travail sera plus ouvert vers la famille quand plus de femmes auront pris des positions de dirigeantes. L'image qui nous vient à l'esprit est celle de l'Africaine qui laboure le champ tout en portant son bébé sur le dos.

Éducation

L'éducation publique en Afrique du Sud est passé d'un système de ségrégation entre les races basé sur la routine à l'éducation non- raciale basée sur les talents et l'application du savoir au lieu d'apprendre les faits par cœur. L'expression parfaite de cette éducation est le partenariat ente l'école et les parents qui déterminent ensemble les normes et les valeurs et facilitent le respect des autres cultures. Maintenant les parents ont plus de responsabilité et plus de contribution au développent éducatif de leurs enfants. Alors que certains parents apprécient ce système, d'autres qui sont eux-mêmes les produits de l'éducation « Bantu », se sentent mal équipés pour ce rôle.

A l'opposé de notre génération, nos enfants ont l'occasion extraordinaire de s'exposer aux valeurs et traditions des autres cultures et de les apprendre. Il reste à espérer que ce type de contact sur un pied d'égalité pourra créer plus de respect et d'acceptation et prépare ces jeunes à la vie dans la communauté de l'humanité plus large.

Mme le docteur Mphala Mogudi est psychiatre et fellow du Collège de Médecine de l'Afrique du Sud. Elle a fait des études de psychologie, de pédiatrie et d'éducation de la santé au Kenyon College, Gambier/Ohio (États-Unis), à l'Université Brown, Providence/Rhode Island (États-Unis), à l'Université Witwatersrand, Johannesburg (Afrique du Sud) et à l'Université Harvard, Boston/Massachusetts (États-Unis). Elle a travaillé dans plusieurs hôpitaux. Ses réalisations incluent un bon nombre de projets de nature communautaire et d'éducation de la santé. Elle enseigne la psychiatrie dans plusieurs institutions universitaires de l'Afrique du Sud. Depuis 1997, elle préside la «Family and Marriage Society» de l'Afrique du Sud (FAMSA).

Bibliographie

GARBARINO, J. (1999) : Lost Boys : Why our sons turn violent and how we can save them, surtout le chapitre 6: The power of spiritual, psychological and social anchors, Freepress New York

PERSPECTIVES ON UBUNTU (1997), Lovedale press Alice/Afrique du Sud

PRINSLOO, E. (1998) : Social change in South Africa : opportunity or crisis ? In: Society in Transition, vol 29, éd. 1 / 2

**La famille :
une construction symbolique socialement fondée**

**Professeur Rémi Lenoir
Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, France**

La définition dominante, légitime, de la famille normale (définition qui peut être explicite, comme dans le droit, ou implicite, comme, par exemple, dans les questions consacrées à la famille dans les thérapies familiales) repose sur une constellation de mots: maison, maisonnée, *house*, *home*, *household*. Cette constellation sémantique liée à la famille, sous apparence de la décrire, construit en fait la famille comme réalité sociale. Selon cette définition, la famille normale est un ensemble d'individus apparentés liés entre eux soit par l'alliance (le mariage), soit par la filiation, soit, plus exceptionnellement, par l'adoption, et vivant sous un même toit (cohabitation). Certains spécialistes des sciences sociales vont jusqu'à dire que ce que nous tenons pour une réalité est une fiction, construite notamment à travers le vocabulaire que nous employons pour la nommer. Ces mêmes spécialistes des sciences sociales se réfèrent à la "réalité" - ce qui n'est pas sans contradiction -, pour objecter que nombre des groupes que l'on désigne aujourd'hui comme "familles", quelque soient leur fondement ou leur composition, ne correspondent pas à cette définition dominante ; et ils rétorquent également que la famille définie comme "normale" est, dans la plupart des sociétés modernes, une structure minoritaire par rapport aux couples qui vivent ensemble sans être mariés, aux familles monoparentales, aux couples mariés vivant séparés, etc. Les nouvelles formes de liens familiaux qui s'inventent, tous les jours, rappellent que cette famille que nous sommes enclins à considérer comme **naturelle** parce qu'elle se présente avec l'évidence du toujours ainsi, est une invention récente, comme le montrent notamment les travaux de Philippe Ariès et de Michael Anderson sur l'invention du sentiment familial ou d'Edward Shorter sur la genèse de la sphère de l'intimité privée aux XVII-XVIII siècles en Europe Occidentale. Cette invention récente peut être vouée à une rapide disparition, si les conditions sociales de son maintien ne sont plus assurées, si les bases sociales sur lesquelles est fondée la famille, telle que nous la connaissons aujourd'hui, s'effondrent.

En effet, ontologiquement, la famille n'est qu'un mot.

Mais si l'on admet que la famille n'est qu'un mot, une simple construction verbale, - et il est vrai que la pluralité des formes d'apparementement, désignée par cette expression, semble bien l'attester - il s'agit d'analyser les représentations que les gens font de ce qu'ils désignent par famille, de cette sorte de "famille de paroles" ou, mieux, de famille de papiers", au singulier ou au pluriel. Certains spécialistes de sciences sociales, voient en effet dans les discours sur la famille une sorte d'idéologie politique, "l'état paternel", "le paternalisme", ces expressions, désignant une configuration valorisée de relations sociales. Et ils dégagent un certain nombre de présupposés communs à ce discours, ordinaire ou savant, que nous rappelons ici très brièvement.

Premier ensemble de propriétés : par une sorte d'anthropomorphisme consistant à attribuer à un groupe les propriétés d'un individu, la famille est conçue comme une réalité transcendante à ses membres, un personnage transpersonnel doté d'une vie propre ("la vie de famille") et d'un esprit communs ("l'esprit de famille") ainsi que d'une vision particulière du monde, ce qu'en France on appelle le "familialisme" qui consiste à percevoir tous les rapports sociaux sur le modèle des relations familiales.

Deuxième ensemble de propriétés: les définitions de la famille auraient en commun de supposer qu'elle existe comme un univers social autonome, séparé des autres univers sociaux notamment économiques et politiques et qui est orienté vers la valorisation de l'intérieur du groupe (par opposition à l'extérieur). Cet univers, secret, aux portes closes sur

son intimité, séparé de l'extérieur par la barrière du seuil, cet univers clos sur lui-même se perpétue et perpétue sa propre séparation, sa propre autonomie, sa *privacy*, son domaine privé. À ce thème de la *privacy*, on pourrait rattacher un troisième thème, celui de la **demeure**, de la **maison** comme lieu stable, et de la maisonnée, comme unité permanente, transgénérationnelle, éternelle.

Ainsi, dans le *family discourse*, discours que la famille tient sur la famille et que, souvent les spécialistes de la famille tiennent à son propos, l'unité domestique est conçue comme un agent actif, doté de volonté, capable de pensée, de sentiment et d'action et fondé sur un ensemble de présuppositions cognitives et de prescriptions normatives concernant la bonne manière de vivre les relations familiales. Il s'agit d'un univers où sont suspendues les lois ordinaires du monde économique ; la famille est en effet le lieu de la confiance (*trusting*) et du don (*giving*) - par opposition au marché et au donnant -, ou, pour parler comme Aristote, de la *philia*, mot qu'on traduit souvent par amitié et qui désigne en fait le refus de l'esprit de calcul. La famille est, en effet, le lieu où l'on met en suspens l'intérêt au sens étroit du terme, au sens économique, c'est-à-dire la recherche de l'équivalence dans les échanges, sans parler de la recherche du profit.

Le discours ordinaire puise souvent, et sans doute universellement, dans la famille des modèles idéaux de relations humaines (avec, par exemple, des concepts comme celui de fraternité) et les rapports familiaux, dans leur définition officielle, tendent à fonctionner comme principes de construction et d'évaluation de toute relation sociale. Les nombreuses métaphores familiales des structures politiques (" le roi est le père de ses sujets ") le rappellent.

Si la famille est une fiction, elle est une fiction socialement bien fondée

En effet, s'il est vrai que la famille n'est qu'un mot, il est vrai aussi qu'il s'agit d'un mot **d'ordre** ou, mieux, d'une **catégorie**, c'est-à-dire d'un principe de construction de la réalité, de cette réalité collective qu'on appelle donc la famille. On peut, sans contradiction, dire à la fois que les réalités sociales sont des fictions sociales sans autre fondement que la construction sociale (c'est-à-dire tout le travail social qu'elles impliquent pour exister symboliquement), et que ces réalités existent réellement en tant qu'elles sont collectivement reconnues. En effet, dans tout usage de concepts classificatoires, comme celui de famille, sont engagées à la fois une description et aussi une prescription, qui, dans le cas de la famille ne s'apparaît pas comme telle parce qu'elle est (à peu près) universellement acceptée, admise comme allant de soi: nous admettons tacitement que ce à quoi nous accordons le nom de famille, est une famille réelle, qu'elle existe comme telle dans la réalité, incontestable, irréfutable.

Ainsi, si nous pouvons admettre que la famille est un principe de construction de la réalité sociale, il faut aussi rappeler que ce principe de construction est lui-même socialement construit et qu'il est commun à tous les agents socialisés dans les mêmes conditions, dans le même univers. Autrement dit, c'est un principe de vision et de division commun, que nous avons tous dans l'esprit, parce qu'il nous a été transmis à travers un travail de socialisation opéré dans un univers qui était lui-même réellement, c'est-à-dire matériellement et mentalement, organisé selon la division en familles. Ce principe de construction est un des éléments constitutifs de notre manière d'être, c'est une structure mentale qui, ayant été inculquée dans tous les cerveaux socialisés d'une certaine façon, est à la fois individuelle et collective; bref, c'est une loi tacite de la perception et de la pratique qui est au fondement du consensus sur le sens du mot de famille et de ce à quoi il renvoie, dans un univers particulier. C'est dire que les prénotions du sens commun et les *folk catégories* de la sociologie spontanée, qu'il faut, en bonne méthode scientifique, mettre d'abord en question, peuvent, comme ici, être bien fondées parce qu'elles contribuent à faire la réalité qu'elles évoquent. Songeons à ce qu'une expression comme " c'est ta mère " est à la fois descriptive et prescriptive en ce qu'elle implique tout ce qui est supposé socialement dans le statut de mère et dans celui de fils. En effet, quand il s'agit du monde social, les mots font les choses, parce qu'ils font le consensus sur l'existence et le sens des choses, le sens commun, la *doxa* acceptée par tous, comme allant de soi dans un univers donné.

Ainsi, la famille comme catégorie sociale objective, c'est-à-dire socialement construite, est le fondement de la famille comme catégorie sociale subjective, catégorie mentale qui est le

principe de milliers de représentations et d'actions (des mariages par exemple) qui contribuent en retour à reproduire la catégorie sociale objective, instituée dans l'organisation sociale. Ce cercle est celui de la reproduction de l'ordre social. L'accord quasi parfait qui s'établit alors entre les catégories subjectives et les catégories objectives fonde une expérience du monde comme évident, *taken for granted* comme allant de soi, bref comme naturel comme étant dans l'ordre des choses. Et c'est pourquoi rien ne paraît plus naturel que la famille: cette construction sociale arbitraire - au sens scientifique, c'est-à-dire au sens de ce qui pourrait être autrement - paraît se situer du côté de la nature, du naturel, bref de l'universel.

Comment s'effectue ce travail social de naturalisation de la famille ? Par un travail d'institution.

Si la famille apparaît comme la plus naturelle des catégories sociales, et si elle est vouée de ce fait à fournir le modèle de tous ces groupes qu'on appelle les corps (**sociaux**), c'est qu'elle fonctionne, aussi et simultanément comme schème classificatoire et comme principe de construction du monde social, la vision de ce groupe particulier qu'est la famille s'acquérant au sein même d'une famille. La famille est en effet le produit d'un véritable **travail d'institution**, à la fois rituel (par exemple les cérémonies visant à célébrer certaines étapes de la vie familiale (naissance, anniversaires, décès) et technique (apprentissage, formation). Ce travail d'institution vise à instituer durablement en chacun des membres de l'unité instituée des sentiments propres à assurer **l'intégration** qui est la condition de l'existence et de la persistance de cette unité. Les rites d'institution, comme le baptême, le mariage, les funérailles visent à définir la famille en la constituant comme une entité unie, intégrée, unitaire, donc stable, constante, indifférente aux fluctuations des sentiments individuels. Et ces actes inauguraux de création (impositions du nom de famille et du prénom, mariages, etc.) trouvent leur prolongement logique dans les innombrables actes de réaffirmation et de renforcement visant à produire, par une sorte de création continuée, les **affections socialement déterminées et les quasi-obligations affectives qui solidifient la famille** (amour conjugal, amour paternel et maternel, amour filial, amour fraternel, etc.). Ce travail constant et continu d'entretien des sentiments vient redoubler, en outre, l'effet performatif de la simple **nomination** comme construction d'objet affectif et socialisation de la libido. Ainsi, la proposition " c'est ta sœur " enferme l'imposition de la forme d'amour fraternel comme libido déssexualisée.

Pour comprendre comment la famille, de fiction nominale devient groupe réel, dont les membres sont unis par d'intenses liens affectifs, il faut prendre en compte tout le travail symbolique et pratique qui transforme l'obligation d'aimer en disposition, en inclination aimante, et qui tend à doter chacun des membres de la famille d'un " esprit de famille ", d'un " sens " de la famille, générateur de dévouements, de générosités, de solidarités. Il s'agit aussi bien des innombrables échanges ordinaires et continus de l'existence quotidienne, échanges de services, d'aides, de visites, d'attentions, de gentillesse, de sourires, etc., que des échanges extraordinaires et solennels des fêtes familiales - souvent ratifiés et éternisés par des photographies, des films consacrant l'intégration de la famille ainsi rassemblée. Ce travail incombe tout particulièrement aux femmes, chargées de l'entretien des relations (avec leur propre famille, mais aussi, bien souvent, avec celle de leur conjoint), par les visites, mais aussi par la correspondance, par les communications téléphoniques. Les structures de parenté et les dispositions collectives correspondantes qui font de la famille un **corps**, c'est-à-dire le groupe le plus intégré qui soit ne peuvent se perpétuer qu'au prix d'un travail continué de production du sentiment familial, principe affectif de **cohésion**, c'est-à-dire d'une adhésion vitale à l'existence d'un groupe familial et de ses intérêts.

Ce travail d'intégration est d'autant plus indispensable que la famille, si elle doit, pour exister et subsister, fonctionner comme corps, tend toujours à se défaire avec ses rapports de forces physique, économique et surtout symbolique qui évoluent avec le temps notamment, avec l'âge de ses membres, l'évolution des relations entre générations, bref, avec les transformations qui affectent les positions des membres dans la famille dans la durée. En effet, les forces de fusion (affective notamment) doivent sans cesse contrecarrer ou compenser les forces de **fission** et de scission qui traversent jusqu'à la détruire les relations de concurrences entre les membres de la famille.

La famille est un des lieux de la reproduction sociale

Mais la naturalisation d'un arbitraire social c'est-à-dire de ce qui aurait pu être autrement, a pour effet de faire oublier que, pour que cette réalité que l'on appelle famille soit possible, il faut que soient réunies des conditions sociales qui n'ont rien d'universel et qui, en tout cas, ne sont pas uniformément distribuées. La famille dans sa définition légitime est un privilège qui est institué en norme universelle. Privilège de fait qui implique un privilège symbolique: celui d'être comme il faut, dans la norme, donc d'avoir un profit symbolique d'être conforme à ce qui est considéré comme normal, le profit symbolique de normalité, d'être en règle. Ceux qui ont le privilège d'avoir une famille conforme sont en mesure de l'exiger de tous, sans avoir à poser la question des conditions de possibilités économiques, sociales, morales, d'avoir ce type de famille, de vivre ce type de famille (par exemple, un certain revenu, un appartement, etc.) .

Ce privilège est, dans les faits, une des conditions majeures de l'accumulation et de la transmission des privilèges, économiques, culturels, symboliques. La famille joue en effet un rôle déterminant dans le maintien de l'ordre social, dans la reproduction, non pas seulement biologique, mais sociale, c'est-à-dire dans la reproduction de la structure de l'espace social et des rapports sociaux. Elle est un des lieux par excellence de l'accumulation du capital sous ses différentes espèces et de sa transmission entre les générations: elle sauvegarde son unité pour la transmission et par la transmission afin de pouvoir transmettre et par ce qu'elle est en mesure de transmettre. Elle est le "sujet" principal des stratégies de reproduction. Cela se voit bien, par exemple, avec la transmission du **nom de famille**, élément primordial du capital symbolique héréditaire: le père n'est que le sujet apparent de la nomination de son fils puisqu'il le nomme, selon un principe dont il n'est pas le maître et que, en transmettant son propre nom (le **nom du père**), il transmet une *auctoritas* dont il n'est pas l'*auctor*, et selon une règle dont il n'est pas le créateur.

La même chose est vraie, mutatis mutandis, du patrimoine matériel. Un nombre considérable d'actes économiques ont pour "sujet" non *l'homo oeconomicus* singulier, à l'état isolé, mais des collectifs, et un des plus importants est la famille. Et ceci, qu'il s'agisse du choix d'un établissement scolaire ou de l'achat d'une maison. Par exemple, s'agissant des maisons, les décisions d'achat immobilier mobilisent souvent une grande partie de la lignée (par exemple les parents de l'un ou l'autre des époux qui prêtent de l'argent et qui, en contrepartie, donnent des conseils, et pèsent sur la décision économique). Dans ce cas, la famille agit comme une sorte de "sujet collectif", et non comme un simple agrégat d'individus. Mais ce n'est pas là le seul cas où la famille est le lieu d'une sorte de volonté transcendante qui se manifeste dans des décisions collectives et où ses membres se sentent tenus d'agir en tant que parties d'un corps uni.

Cela dit, toutes les familles et, à l'intérieur de la même famille, tous les membres, n'ont pas la même capacité et la même propension à se conformer à la définition dominante de la famille, celle qui est considérée comme normale. Comme on le voit de manière particulièrement claire dans le cas des sociétés à "maison", où la perpétuation de la maison comme ensemble de biens matériels oriente toute l'existence de la maisonnée à perpétuer son existence en assurant son intégration, la famille est inséparable de la tendance à perpétuer l'intégrité de son patrimoine, toujours menacé par la dilapidation ou la dispersion. Les forces de fusion, et en particulier les dispositions éthiques qui portent à identifier les intérêts particuliers des individus aux intérêts collectifs de la famille, doivent compter avec les forces de fission, c'est-à-dire avec les intérêts des différents membres du groupe, plus ou moins enclins à accepter la vision commune et plus ou moins capables d'imposer leur point de vue "propre", leur point de vue "égoïste". On ne peut rendre compte des pratiques dont la famille est le "sujet", comme par exemple les "choix" en matière de fécondité, d'éducation, de mariage, de consommation (immobilière notamment), etc., qu'à condition de prendre acte de la structure des rapports de forces entre les membres du groupe familial, structure qui est toujours en jeu et un enjeu dans les luttes à l'intérieur de l'unité domestique.

Une des propriétés des dominants, c'est d'avoir des familles particulièrement étendues (les grands ont des grandes familles) et fortement intégrées, parce que unies non seulement par l'affinité de l'éducation, mais aussi par la solidarité des intérêts, c'est-à-dire à la fois par le

capital et pour le capital, le capital économique évidemment, mais aussi le capital symbolique (le nom) et surtout, peut-être, le capital social (dont on sait qu'il est la condition et l'effet d'une gestion réussie du capital collectivement possédé par les membres de l'unité domestique). La famille n'est pas qu'un lien social c'est aussi un bien social dont " chaque membre à sa part et tous l'ont tout entier ", comme disait Victor Hugo à propos de l'amour de la mère pour ses enfants.

Par exemple, en France, dans le patronat, la famille joue un rôle considérable, non seulement dans la transmission, mais aussi dans la gestion du patrimoine économique. notamment à travers les liaisons d'affaires qui sont souvent des liaisons familiales. Les dynasties bourgeoises fonctionnent comme des clubs sélects; elles sont des lieux d'accumulation et de gestion d'un capital qui est au moins égal à la somme des capitaux détenus par chacun de leurs membres et que les relations entre les différents détenteurs permet de mobiliser, au moins partiellement, en faveur de chacun d'eux. Ce caractère extrêmement diversifié de ce capital est sans doute ce qui explique que, comme le montrent les historiens, les grandes familles aristocratiques et bourgeoises passent si bien les révolutions.

Dans le processus d'institution de la famille, l'Etat, au moins dans le cas français, a une part considérable. L'État, notamment à travers toutes les opérations d'état civil, inscrites dans le livret de famille et, plus généralement dans tous les papiers officiels, opère des milliers d'actes qui constituent l'identité familiale comme un des principes d'identification et de perception les plus puissants du monde social et fait de la famille une des unités sociales les plus réelles, les plus efficaces et dont les plus efficaces. Une histoire sociale du processus d'institutionnalisation étatique de la famille ferait voir que l'opposition traditionnelle entre le public et le privé masque à quel point le public est toujours présent dans le privé, au sens même de *privacy*. Étant le produit d'un long travail de construction juridico-politique dont la famille moderne est l'aboutissement, le privé, la vie privée, est une affaire publique comme l'attestent, entre autres, toutes les mesures de politique familiale. La vision de la famille qu'ont l'Etat et les institutions publiques est profondément engagée dans notre vision des choses domestiques, et nos conduites les plus privées elles-mêmes dépendent souvent d'actions publiques, comme la politique du logement ou, plus directement, la politique de la famille ou la politique sociale.

Ainsi, la famille peut bien être considérée comme une fiction, un artefact social, une illusion au sens le plus ordinaire du terme, mais il s'agit d'une " illusion socialement bien fondée ", comme Durkheim l'écrivait à propos de la religion, parce que, étant produite et reproduite avec la caution de l'État ou de ce qui en tient lieu, elle reçoit, à chaque moment, de l'État ou de ce qui en tient lieu, les moyens symboliques et matériels d'exister et de subsister.

Le professeur Rémi Lenoir est docteur d'État et professeur de sociologie à l'université de Paris. Il est directeur du Centre de Sociologie Européenne et travaille également à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) et au Collège de France. - Plusieurs publications.

Comment la consultation et la thérapie peuvent aider la famille à se renouveler

**Professeur Dr. Peter Fürstenau
Université de Giessen, Allemagne**

Ce texte a servi de base à l'exposé de M. Fürstenau)*

Un des résultats le plus important de la recherche empirique sur la psychothérapie a été ce dernier temps l'importance d'une relation d'aide pour pouvoir prédire le succès d'une psychothérapie. Cela veut dire la conviction du patient ou de la patiente que son thérapeute ou les thérapeutes de différentes professions participant au traitement peuvent l'aider. La tâche la plus importante qui en résulte pour les thérapeutes est donc de convaincre le client ou la cliente du fait qu'eux, les thérapeutes, peuvent les aider ou promouvoir leur bien-être au cours du traitement futur.

Cela met l'accent sur la capacité de contact du thérapeute, sa capacité d'établir et maintenir des contacts avec différents patients afin d'exercer l'impact voulu sur eux. Du point de vue pratique, cela veut dire que les thérapeutes et les patients doivent s'entendre. Plus la conviction de s'accorder et de pouvoir travailler ensemble d'une manière productive arrive tôt et de façon claire, mieux c'est, et le contraire est également vrai : plus tôt on tire les conséquences de la non-entente en changeant de thérapeute, mieux c'est pour les deux cotés de la relation. Ce point de vue de la conviction d'une relation utile qui est compté parmi les soi-disant facteurs non-spécifique d'une relation thérapeute-patient, est souvent sous-estimé et par conséquent négligé dans le diagnostique et dans la méthodique du traitement de la part du thérapeute.

Parlons maintenant brièvement de quelques observations qui sont pertinentes pour l'entente entre thérapeute et patient résultant de séminaires sur les méthodes de traitement et de supervisions.

Souvent les thérapeutes qui sont orientés vers le travail analytique se comportent dans la discussion avec le patient d'une manière assez compliquée et distante. Cela est surtout vrai par rapport à la tâche centrale dans les thérapies psychanalytique : l'identification et le retour du modèle de la transmission (de la conviction pathologique et des particularités) vers le patient. Déjà l'identification (la détermination) du modèle de transmission et du "*coping*" présente des difficultés. Les connaissances sur des instructions pour déterminer le conflit central d'une relation ou du modèle de l'adaptation pathologique respectivement qui ont été développées dans les conceptions de traitement analytique en thérapie courte (groupe de travail OPD 1996 p48ss) ne sont pas très répandues dans la pratique.

Une difficulté supplémentaire est le renvoi du modèle de transmission vers le patient. Souvent les thérapeutes se voient confrontés avec des manœuvres de relations pathologiques fortes de la part des patients et restent perplexes quand il s'agit de renvoyer le modèle de transmission vers le patient dans la perspective d'introduire la distanciation du patient de ses convictions pathologiques et particularités manifestées jusqu'à présent. Ils craignent de froisser le patient par cette réaction en retour, de le rendre furieux ou dépressif-résigné. C'est pourquoi ils considèrent qu'ils devraient garder pour eux ces réactions (de transmission opposée) vécues par eux de façon forte, tout au plus de les révéler à leurs collègues ou en équipe dans l'espoir qu'il soit possible ultérieurement d'en parler avec le patient. Ainsi, ils se réfèrent au terme du "*containing*" développé par Bion pour décrire la relation entre mère et bébé qui correspond à l'empathie de la mère qui va comprendre intuitivement les expressions pré linguistiques du bébé par rapport à son état d'âme, les traiter et pouvoir y répondre sous une forme adaptée à l'enfant. Au lieu d'avoir une réaction "appropriée" dans les cas discutés ici il y aura plutôt un refus de relation, des non-réactions sous forme de fureur des thérapeutes contrôlée difficilement ou régulée par une attitude de retrait.

Une autre réaction des thérapeutes dans le milieu collégial est souvent d'attribuer au patient les propriétés négatives vécues dans la relation avec lui "par projection " d'une manière réalistico naïve.

Souvent apparaissent au cours du traitement des luttes de pouvoir fortes entre thérapeute et patient qui éloignent de plus en plus les thérapeutes du modèle visé qui consiste à révéler au patient d'une manière neutre et par interprétation des circonstances inconscientes. Puisque l'apparence et le comportement du patient sont aussi influencés de façon essentielle par la méthodologie du comportement du thérapeute - après tout, il s'agit d'une interaction à laquelle participent les deux parties, dont les thérapeutes, par la méthodologie appliquée par eux - les thérapeutes ne devraient plus continuer d'appliquer leurs méthodes respectives (apparemment non adaptées) mais profiter des observations décrites dans le protocole de traitement pour changer leurs méthodes et pour rétablir une position neutre par rapport au patient. De tels changements dans le traitement peuvent être encouragés par des réflexions sur le sens "positif" qui pourraient être à la base du comportement du patient considéré comme "négatif" (la connotation positive). Cela est imposé par le respect du patient en tant que personne unique et par l'obligation des thérapeutes de faire de leur mieux pour assurer le succès de la guérison.

Ces considérations sont surtout valables pour des procédures de thérapie courtes comme en psychothérapie en milieu hospitalier ; parce qu'une thérapie courte ne veut pas dire thérapie avec violence sous forme de luttes de pouvoir.

Ce qui contribue essentiellement à la difficulté décrite pour éviter des luttes de pouvoir, des attributions de caractère dévalorisantes et des procédures de traitement stagnantes ou malignes, est une particularité de la thérapie psychanalytique : l'orientation unilatérale par les déficiences des patients. A l'opposé du sens du mot qui veut dire "connaissance approfondie", c'est-à-dire connaissance intégrale du point de vue de la thérapie, le diagnostique psychanalytique est borgne ; elle apprend aux thérapeutes seulement à voir net et clair le coté pathologique du patient. Elle est aveugle sur l'autre œil et ne voit pas les parts du moi saines et les ressources personnelles des patients (même dans le "diagnostique psychodynamique opérationnel" présenté récemment par le groupe de travail OPD en 1996).

Le diagnostique unilatéral de la maladie et de la perturbation empêche les thérapeutes de développer un regard "positif" sur les aspects de la personnalité du patient relatifs à sa santé et de s'entraîner dans ce sens. L'orientation forte par les déficiences mène facilement et rapidement à l'impuissance, au surmenage et à l'embarras du coté des thérapeutes, quand les impressions et les appréciations sur la pathologie ne peuvent pas être équilibrées et relativisées par le regard sur les autres aspects de la personnalité relatifs à la santé et au processus de guérison. Ainsi la confiance du thérapeute de pouvoir aider le patient à atteindre l'étape suivante du développement diminue.

Cela explique l'importance du regard "positif" pour le succès de la psychothérapie. Au lieu de parler avec le patient surtout de ses aspects pathologiques comme en thérapie psychanalytique, il serait décisif pour le succès du traitement de diriger la conversation vers le moi réfléchissant (observant, sain) et d'aborder ensemble avec lui ses aspects pathologiques et les éléments (ressources) nécessaire à sa guérison. Une telle attitude aide le patient de contrôler (relativiser) ses tendances de régression ; et cela serait bien non seulement pour le patient mais également - évidemment - pour l'état psychologique du thérapeute. Une telle orientation de la conversation pourrait soulager les deux et augmenter les chances d'une concentration sur une coopération thérapeutique productive. Ainsi les deux pourraient développer plus de confiance dans le traitement et aborder et poursuivre des points de départ reconnaissables pour une conversation valorisante sur les objectifs, les projets et les désirs du patient. Dans ce contexte, la conversation sur les obstacles empêchant d'atteindre les objectifs suivants de la vie, c'est-à-dire sur les convictions et modes de comportement pathologiques (les troubles et leurs fondements) serait plus sensée, plus plausible, motivée et porteuse de chances pour le patient ainsi que pour le thérapeute.

Si la thérapie est menée dans ce sens avec les deux yeux ouverts, trois questions vont en résulter pour les thérapeutes dans les différents environnements thérapeutiques déterminant la conversation avec le patient :

La première question est : Quelles sont les tâches de la vie qui seront à maîtriser dans un processus de développement individuel et dont le patient a peur ? La confrontation avec cette question implique une recherche commune de la situation actuelle de la vie du patient, de son réseau de relations, de ses projets, de ses intentions et des difficultés vécues, inclus, le cas échéant, de la difficulté de tout simplement traiter de cette question (négativisme). Par leur intérêt pour ces sujets les thérapeutes expriment l'importance qu'ils accordent à la discussion sur ces questions afin d'améliorer la santé psychologique des patients.

La deuxième question est : Quelle est la solution régressive, dans le sens d'une stratégie de "*coping*", d'un modèle de transmission, des convictions et modes de comportement pathologique, que les patients vont utiliser pour maîtriser une tâche concrète de la vie ? La réponse à cette question permet d'un côté la compréhension du niveau actuel du "*coping*" du patient pour pouvoir s'adapter à ce niveau dans le contact avec lui, de l'autre côté, elle donne le cadre d'information pour identifier le modèle de transmission (de "*coping*") et introduire le processus de distanciation de cette transmission par une réaction de retour acceptable pour le patient.

Concernant l'attitude envers le niveau de "*coping*" régressif initial du patient, c'est à dire la façon de traiter verbalement et activement les troubles et particularités de comportement il y a une considération utile à retenir : le traitement direct des symptômes par intervention thérapeutique a peu de chance parce que dans leur état actuel les patients ont visiblement besoin de ces symptômes pour maintenir leur capacité de fonctionner, toute limitée qu'elle puisse être. Par conséquent les patients ressentent d'un côté l'urgence plus ou moins forte de se débarrasser des troubles ce qui provoque une pression sur les thérapeutes, d'autre part ils ont plus ou moins une grosse peur latente de ne pas pouvoir maîtriser une tâche de la vie ou de ne pas pouvoir supporter une situation concrète sans la protection des symptômes.

Dans ces circonstances, un soulagement marquant peut être obtenu si les thérapeutes confirment au patient que leurs convictions et modes de comportement (pathologiques) actuels présentent la meilleure solution possible pour maîtriser leur vie basée sur leurs expériences antérieures et qu'il est important d'accepter les troubles et modes de comportement aussi longtemps qu'ils en ont besoin et qu'ils ne peuvent pas les remplacer par des meilleurs. Et pour cela il faut un certain temps. Ensuite on peut profiter de ce temps pour attirer l'attention des patients sur les situations dans lesquelles les troubles ne se présentent plus ou moins, c'est à dire ne sont plus "nécessaires". Ceci peut amener à des considérations sur la manière de créer ces circonstances aussi dans les situations qui étaient évitées jusqu'à maintenant ou liées à la peur. Une telle attitude envers les troubles et particularités résulte dans une compréhension approfondie de leurs fonctions à l'intérieur des situations de vie interactionnelles et diminue la pression face au changement. Ainsi les patients deviennent plus libres pour s'occuper des questions concernant leurs projets personnels et s'ouvrir aux nouvelles expériences à l'intérieur et à l'extérieur de la thérapie.

La troisième question est finalement : Comment pouvons nous aider les patients par notre offre et notre comportement à dépasser la barrière et faire le pas de développement nécessaire à un certain moment ? Quelles sont les ressources des patients et quelles sont les ressources des thérapeutes et des cliniques qui peuvent être mobilisées respectivement dans ce sens ? Cela donne une orientation pour la conversation avec les patients dans les différents environnements notamment l'identification et la mobilisation de leurs ressources personnelles et cela est également une demande de choisir et développer les ressources de la clinique adaptées au patient, dans la mesure du possible, le comportement d'intervention du thérapeute inclus. Ici la priorité est donnée à la promotion et au renforcement de nouvelles expériences plus positives (plus saines) et au dosage des expériences négatives.

La confrontation avec ces trois questions dessine un programme de traitement, un message thérapeutique aux patients, consistant à regarder de façon critique leurs expériences et comportements antérieurs en vue de leurs projets, désirs et ressources personnels, et à

expérimenter et évaluer de nouvelles expériences en thérapie ambulatoire ou clinique, dans les différents environnements et médias ainsi qu'à l'extérieur. Cette attitude fondamentale et ce développement de la conversation claire, orientée vers la guérison et une meilleure maîtrise de la vie future, selon cette conception sont commune à tous les membres de l'équipe. Elle n'est visiblement pas liée à une compétence professionnelle psychanalytique spécifique, elle peut donc être facilement communiquée aux collaborateurs sans formation psychanalytique, elle concrétise la conception de la relation d'aide et donne au traitement des patients un cadre qui souligne la confrontation avec les objectifs, désirs et difficultés conscients de la construction de la vie. Ainsi la motivation est créée et renforcée pour réexaminer les convictions et modes de comportement pathologiques et de les remplacer par de plus sains - à réfuter selon Weiss et Sampson(1986).

**) Texte publié: FÜRSTENAU, P.: Die Therapeuten als Erfolgsfaktor in der Psychotherapie, in: VANDIEKEN, R./ HÄCKL, E./ MATTKE, D. (Ed.): Was tut sich in der stationären Psychotherapie? Standort und Entwicklung, Édition psychosozial, Giessen 1998, p. 275 - 281*

Le professeur Peter Fürstenau est docteur d'État, sociologue, psychothérapeute et psychanalyste. Il dirige l'Institut de Psychanalyse Appliquée à Düsseldorf (Allemagne) et enseigne à la faculté de médecine de l'Université de Giessen (Allemagne).

Bibliographie

GROUPE DE TRAVAIL OPD (ed) 1996 : Operationalisierte Psychodynamische Diagnostik. Grundlagen und Manual. [Diagnostique psychodynamique opérationnalisés] Bern, Göttingen: Huber

FÜRSTENAU, P. 1994 :Entwicklungsförderung durch Therapie [Promotion du développement par la thérapie] Munich : Pfeifer 2°ed.

FÜRSTENAU, P. 1994 Chancen der Professionalisierung [Chances de la professionnalisation] dans: Weiterbildungsführer Psychotherapeutische Medizin - Munich - Pfeiffer p. 39 à 53

FÜRSTENAU, P. 1994 Kurrikulum des Bereichs "Psychotherapie" [Curriculum de la discipline psychothérapie] ibid ,p.88 à 104

Fürstenau, P. 1998 Esoterische Psychoanalyse, exoterische Psychoanalyse und die Rolle des Therapeuten in der lösungsorientierten psychoanalytisch-systemischen kurz- und mittelfristigen Psychotherapie, dans SULZ, S.K.D.(ed.): Kurzpsychotherapien [Thérapies psychologiques courtes], Munich:CIP-Medien

FÜRSTENAU, P. (1998): Stationäre Psychotherapie psychoanalytisch-systemischer Orientierung [Psychothérapie clinique], dans: Psychotherapeut 43, p. 277-281

GILL, M.M. (1996): Die Übertragungsanalyse, Theorie und Technik [L'analyse du ltransfer, théorie et technique], Francfort, Fischer Taschenbuch

WEISS, J., SAMPSON, H. et al. (1986): The Psychoanalytic Process, Theory, Clinical Observations and Empirical Research, [Le processus psychoanalytique, théorie, observations cliniques et recherche empirique], New York, Londres, Guilford

RAPPORT DU CONGRES 2000 A BERLIN

**PAR LE PRESIDENT DE LA COMMISSION INTERNATIONALE DU
MARIAGE ET DES RELATIONS INTERPERSONNELLES**

Une fois de plus notre congrès annuel a rassemblé les membres de la Commission Internationale du Mariage et des Relations Interpersonnelles (CIMRI) du monde entier pour faire l'analyse d'un sujet d'actualité nous concernant tous et pour en discuter, en tant que professionnels ou bénévoles, travaillant avec des couples et avec des familles.

Nos discussions

Dans ce rapport, il m'incombe de résumer les discussions qui ont eu lieu au cours de ce temps passé ensemble. Cette tâche est presque impossible à remplir. Toutefois, je vais soumettre au lecteur mes impressions et les pensées qu'un sujet très intéressant a suggérées. Lorsque l'on assiste à un congrès dans lequel tant de cultures et de langues sont représentées, on ne doit pas considérer que tout va de soi, mais s'attendre à des prises de positions qui peuvent surprendre ou provoquer des conflits.

Les diverses discussions des groupes et les débats tenus pendant le congrès ont inspiré ce rapport. J'espère que beaucoup de lecteurs reconnaîtront certaines idées ou questions dont ils ont parlé dans leurs groupes respectifs. Il ne fait aucun doute que les groupes aient constitué, une fois de plus, le cœur de notre congrès. J'ai eu le privilège d'écouter de nombreuses discussions, parfois trop brièvement.

Berlin était sans le moindre doute le lieu idéal pour ce congrès. Située au carrefour de l'Europe de l'Est et de l'Ouest, cette ville connaît actuellement des changements fondamentaux. Ces changements ne se font pas sans peine mais, à première vue, ils paraissent être positifs et dynamiques.

Au cours des discussions est apparu très vite que dans les relations le changement intervient souvent à la suite d'un événement important. Les gens sont généralement ambivalents face au changement. De ce fait, un certain choc dans l'homogénéité des relations est nécessaire pour donner de l'élan au changement. Il est établi que les gens résistent au changement et ne le recherchent que si quelque chose d'important, qui nécessite un réexamen, a eu lieu dans les relations.

Il est connu que la stabilité des relations procure un bien-être aux individus. Celle-ci, en effet, permet de faire naître les relations. L'opposition «stabilité des relations – changement dans les relations» contient un paradoxe intéressant puisqu'il est bien possible de connaître un changement important dans le cadre de relations vraiment stables. On a discuté de cette question dans de nombreux groupes du congrès. C'est un paradoxe dont beaucoup ont ressenti qu'il est au cœur du développement d'une relation réussie. Comme l'a remarqué notre coprésident, le Dr Herman Pas, à plusieurs occasions, nous devons continuer à nous étonner les uns les autres.

Notre conférence est diverse dans ses perspectives. On nous a poliment prévenus de ne pas toujours considérer le changement dans les relations selon nos propres perspectives culturelles. Nombre de participants de tradition orientale ou africaine ont parlé avec éloquence du mariage comme étant une union des familles aussi bien que du couple. Les forces jouant un rôle dans les relations entre le couple et les familles peuvent être complexes. Si le changement est souhaité, la compréhension du besoin de ce changement peut alors

impliquer plusieurs membres ou parties de la famille. Cette perspective est assez différente de celle qui met l'accent sur l'intimité des relations qui apparaît dans la plupart des cultures occidentales. C'est ce qui explique en quelque sorte pourquoi certains immigrés se sentent brutalement exclus lorsqu'ils ont quitté leur famille d'origine ou leur famille de mariage. Des relations interfamiliales développées et complexes peuvent donner confiance au couple dans le sens où il sent qu'il fait partie d'un cadre social. Cette question rejoint un thème dont nous avons parlé à la conférence de l'année dernière lorsque l'on a discuté du concept africain "ubuntu", selon lequel nous sommes ce que nous sommes à travers nos relations avec les autres.

Nous devons faire attention à ne pas toujours voir de façon linéaire les forces jouant un rôle dans les relations. Même le mot "force", avec ses liens linguistiques avec les sciences physiques, peut nous amener à prendre en compte un modèle d'action - réaction du changement des relations. Alors que cela constitue un intérêt dans certaines traditions intellectuelles occidentales, beaucoup de participants ont reconnu que le changement dans les relations pouvait être indirect, fragile et influencé par des forces venant d'une multitude de directions.

Le congrès reconnaît comme un fait acquis qu'un changement de relations positif peut se produire lorsque suffisamment de temps a été donné pour permettre le processus de changement. On a remarqué que les hommes et les femmes pouvaient, de façon générale, avoir des niveaux différents d'adaptation au changement; on était d'accord sur le fait que les hommes requièrent plus de temps pour s'adapter à un changement important. Dans sa plus mauvaise manifestation, un temps insuffisant pousserait certains hommes à rejeter entièrement le besoin de changement et à considérer la stabilité des relations comme un droit, une possession même. Cela a parfois entraîné des conséquences terribles pour certaines femmes qui ont cherché une remise en cause légale pour un changement dans la relation ou une dissolution.

Le rôle de la politique et sa capacité à produire un changement dans les relations a provoqué une grande discussion. On a estimé que les droits concernant les relations devraient être codifiés afin de sauvegarder certains privilèges et certaines protections pour les individus et les membres de la famille. Cela est particulièrement utile quand d'importants déséquilibres de pouvoirs se sont développés dans les relations de sorte qu'une ou plusieurs parties impliquées dans les relations aient à souffrir d'une douleur psychologique, économique ou même physique. Voilà le changement requis par la législation bien qu'il ait été reconnu que, pour qu'un tel changement ait un impact important, il fallait qu'il soit compris à la fois par les hommes et par les femmes. On a remarqué que les hommes en particulier semblaient vouloir tester un système légal dans lequel le système législatif et politique influe les relations dans la famille ou les relations personnelles importantes. Certains hommes n'acceptent pas que le droit issu de la loi constitue un bouclier si les relations deviennent punitives ou destructives.

De plus, l'intrusion de la politique dans le processus thérapeutique peut connaître des difficultés si les changements politiques sont en contradiction avec l'orientation professionnelle ou la formation du thérapeute. Cette tension apparaît en particulier lorsque le financement du programme dépend étroitement de l'attitude de la politique. Ce rôle presque activiste, ou peut-être manipulateur, du développement de la politique a été perçu comme étant une question qui va se poser de plus en plus souvent aux thérapeutes et chercheurs d'Europe, des Etats-Unis et d'Australie. On a remarqué qu'il était possible que le thérapeute, en tant qu'agent du changement des relations, puisse être compromis parce que le gouvernement essaie, dans sa politique familiale, d'imposer des buts qui répondent à des intérêts idéologiques ou économiques particuliers. Cette question, qui se pose quand on cherche les facteurs qui déclenchent un changement, sera à n'en pas douter d'actualité. C'est un problème qui exigera l'attention d'organisations telles que notre commission.

Le changement est un processus naturel se produisant constamment. La conscience des cycles de la vie n'inclut pas suffisamment ce fait. Notre besoin paradoxal d'une stabilité dans les relations se juxtapose à des vies qui sont dans un processus de changement constant venant de l'âge ou de l'expérience. Ces rythmes naturels sont des étapes grâce auxquelles les gens peuvent évaluer leurs progrès et, je l'espère, développer une certaine sagesse qui

s'ajoutera au plaisir qu'ils trouveront dans leur relation et leur vie. Cependant de nombreux participants ont fait remarquer que certaines personnes comprennent peu le défi dans les relations que la vie produit inévitablement. Certains auraient besoin d'une sorte de plan de relations qui pourrait les aider à naviguer au milieu de ces défis inévitables. Certaines décisions concernant les relations sont tellement difficiles qu'un processus éducatif, aidant à reconnaître les zones à risque évidentes, serait le bienvenu. De manière plus positive, un processus éducatif pourrait être bâti qui proposerait des modèles pour améliorer la vie dans les relations et peut-être même un processus grâce auquel les relations seraient entretenues et renforcées.

Certains concepts innovateurs, relatifs au changement dans l'amélioration des relations, ont été proposés par des participants originaires de pays à forte population tels que la République Démocratique du Congo et l'Afrique du Sud. Ces pays ne peuvent pas se permettre une spécialisation thérapeutique de haut niveau de la famille et du couple si évidente dans d'autres pays. On devrait donner une formation de base de thérapie de famille et de couple aux enseignants, infirmières et médecins comme un ajout à leurs compétences professionnelles normales. De plus, on a remarqué que de nombreux citoyens de ces pays ne contrôlent pas vraiment leur temps car ils travaillent constamment. C'est pourquoi l'aide du conseiller devrait intervenir pendant qu'ils voyagent dans le cadre de leur travail ou même sur leur lieu de travail. Comme le Dr Mphala Mogudi, présentatrice d'un des exposés principaux, l'a mentionné pendant le congrès, nous avons tous reçu 24 heures en cadeau.

Les modèles thérapeutiques ne doivent pas toujours être dogmatiques mais peuvent être adaptés pour s'accommoder à des styles de vie qui offrent très peu de temps libre et un contrôle limité du temps en général. Dans un certain sens, on pourrait voir cela comme une façon de modeler l'aide apportée aux relations selon les besoins des individus, des familles et des communautés. Cela pourrait être une façon créative d'aider les couples et les familles dont les relations et les rythmes économiques sont différents de ceux des autres pays. C'est, en fait, un exemple de service innovateur rendu qui pourrait trouver son application dans tous les pays.

Le changement dans les relations intimes exige souvent des individus qu'ils réajustent leur propre image. Ceci coûte souvent cher émotionnellement. En très peu de temps, un individu peut se rendre compte qu'il (ou qu'elle) est passé du stade d'acteur important dans une relation ou une famille à celui d'un exclu ou même d'un raté. La mise au point psychologique est vaste. Beaucoup ont besoin d'aide pour reconstruire leur propre image. Le conseiller a souvent le rôle de donner une perspective aux facteurs qui influencent les relations. Cela est crucial lorsque le point de vue d'un individu est si influencé par les changements émotionnels vécus que la raison et le jugement en sont considérablement diminués. De plus, le conseiller s'occupe souvent des forces les plus subtiles qui influencent les relations, telles que l'apprentissage à s'engager avec les autres, l'engagement pour une cause, l'évaluation des différences et l'apprentissage de la connaissance de son partenaire.

Tout au long du congrès, il a été clair que la plupart des participants ont compris qu'il était très difficile pour certains individus de s'adapter au changement dans les relations en utilisant exclusivement leurs propres ressources psychologiques. Nous avons besoin du soutien d'un réseau social qui vient aider l'individu de la façon la plus adaptée qui soit. La construction de ces réseaux, que l'on soit une communauté, un professionnel ou un bénévole, est essentielle pour faire face aux exigences que la vie rend inévitables pour les relations aussi bien que pour l'individu.

Il ne fait aucun doute que les choix économiques et le style de vie ont une influence importante sur les relations et leur capacité d'adaptation. Les individus changent d'emploi plus souvent que jamais auparavant et beaucoup cherchent un emploi toujours plus loin. Bien que cela puisse entraîner un salaire plus élevé, cela causera également une perte de temps considérable pour les relations familiales et les autres relations importantes. Quels changements d'identité se sont produits dans l'individu pour qu'il soit obligé de travailler loin de chez lui ? Si l'individu peut rentrer chez lui régulièrement et facilement, l'effet global sera alors négligeable; mais si le retour dans la famille est difficile et peu fréquent, les effets seront alors source de plus de problèmes.

Le phénomène international de délocalisation a introduit une fluidité sur le marché du travail qui serait bénéfique pour le capital mondial et les marges bénéficiaires, mais qui a rendu difficile, pour les employés, le développement d'un sens d'appartenance à une firme ou une entreprise. Pendant longtemps, la loyauté entre un employeur et son employé a été considérée comme un concept positif par des générations dans un passé récent. Au cours des dix dernières années, le travail est devenu de plus en plus mobile, dans le sens où il tend à être traité comme un produit qui doit être déplacé, de la même façon que les composants ou matériaux utilisés dans la fabrication. L'industrie technologique de l'information paraît se baser particulièrement sur cette culture. Dans un sens, cela pourrait élargir l'importance de la famille et des relations en tant que source fiable de stabilité psychologique et de continuité. Si l'on considère les employés comme des micro-entreprises qui vendent leur travail à un marché d'employeurs, le lieu de travail redeviendra un lieu d'interaction sociale dans lequel des liens d'amitié significatifs pourraient être développés. Il sera important de suivre de près l'effet que la mondialisation croissante du travail et du capital aura sur la famille et sur les autres relations importantes. C'est vraisemblablement un domaine de recherches futures pour notre commission.

Résumé

La relation de deux groupes différents dans le processus thérapeutique, les bénévoles et les professionnels, fait partie de l'histoire de notre commission et a souvent créé des «tensions positives». Ces deux groupes essaient d'aider les couples et les familles à répondre activement aux forces jouant un rôle dans les relations. Un point de vue important, qui est apparu au cours du congrès, a été que les bénévoles et les professionnels font partie d'un soutien continu des couples et des familles. Ils font partie des facteurs qui jouent un rôle dans les relations. Il a cependant été reconnu que, pour certaines questions concernant des relations particulièrement intransigeantes, un niveau de formation et de spécialisation est requis.

Le fait que le rêve d'une relation de longue durée est toujours vivant, mais qu'en réalité ce rêve n'est pas souvent réalisé, semble avoir été reconnu par tous à notre congrès. Les nouvelles technologies sont en train de créer des nouveaux modèles économiques et les gens paraissent stressés par le rythme du changement. Cela peut être une période d'adaptation sociale, comme ce fut le cas après la révolution industrielle, mais il sera nécessaire, pour ceux qui travaillent dans le domaine de l'aide aux relations, d'avoir connaissance de la révolution technologique en cours.

Pour paraphraser les paroles d'un ancien président de cette commission, le Dr Christopher Clulow: choisissons-nous la trahison ou la révolution ? Embrassons-nous les politiques du gouvernement qui apparaissent pour réduire la qualité du soutien apporté aux couples et aux familles en reconnaissant les réalités du financement du gouvernement ? Est-ce que nous nous accrochons à de vieux modèles de soutien alors que le couple et les familles les ont abandonnés ?

Comme les discussions de ce congrès ont exploré le sujet de façon plus approfondie, il a été reconnu que tous ceux qui travaillent dans le domaine de l'aide aux relations doivent comprendre que le changement peut être positif. Il n'est pas toujours trop difficile et nous devrions passer au moins autant de temps à la recherche de la santé des relations que nous en passons à en analyser la pathologie. Est-il possible qu'un modèle déficient d'une analyse de la relation et de son soutien nous ait influencés ? Est-il possible qu'il y ait un déséquilibre dans les efforts entre l'affirmation des aspects positifs d'une relation et les mesures prises pour alléger les difficultés ? Il n'y a probablement pas de moyen substantiel pour traiter définitivement cette question, mais il est raisonnable de continuer à la prendre en compte.

Si nos efforts pour aider le couple et les familles doivent être pertinents et susceptibles de faire naître des résultats positifs, tout le travail dans notre domaine nécessitera une réévaluation constante de ces efforts. C'est, bien sûr, le défi de toutes les professions et

organisations humanitaires. Pourtant, dès que ces organismes sont devenus des institutions avec leurs propres règles, une rigidité structurelle peut se développer.

Le changement dans les relations intimes est toujours difficile et encourage l'ambivalence. Les hommes et les femmes ont une façon différente de demander cette aide au changement. Selon l'expérience des participants du congrès, les hommes veulent plutôt des conseils, des solutions, et ils les veulent tout de suite. Les femmes, elles aussi, veulent des conseils mais elles sont prêtes à prendre plus de temps pour comprendre les conseils et les intégrer. Cependant, est-ce vraiment un problème ? Faisons-nous trop de cas de cette différence ? Même si les hommes sont généralement exclusivement concentrés sur les solutions et que les femmes s'intéressent à la qualité du processus, tous deux s'intéressent finalement à la solution.

Il apparaît, en analysant les facteurs qui influencent les relations et les changements qu'elles produisent, que nous ne pouvons pas nous permettre d'être trop ésotériques. Les couples et les familles ont besoin d'avoir un contexte politique, social et économique positif et stable s'ils veulent se développer. Il est inopportun de parler de l'expansion des relations lorsqu'une personne souffre constamment de la faim, d'une fatigue extrême et d'une menace émotionnelle ou physique. De plus, les couples et les familles peuvent se sentir écrasés par le rythme du changement économique et technologique. En notre qualité de travailleurs dans le domaine des relations humaines, nous constituons une partie de ce *continuum*. Notre défi consiste à aider les couples et les familles à accepter les facteurs qui ont une influence significative pour qu'ils reconquièrent un peu de contrôle et de stabilité.

Remerciements

Plus de cent quarante participants, venant de vingt quatre pays différents, ont pris part au congrès de notre commission. C'est un nombre record de participation. Nous avons entendu des remarques positives portant sur la qualité des informations données et sur le déroulement du congrès, alliant le professionnel à l'agréable.

Je tiens à remercier tout particulièrement Martin Koschorke pour la bonne organisation du congrès et du séminaire qui l'a suivi. De plus, j'aimerais également remercier le professeur Siegfried Keil, président de la Evangelische Aktionsgemeinschaft für Familienfragen, pour le parrainage de l'organisation du congrès.

Le discours d'ouverture de Mme Christine Bergmann, ministre fédéral de la famille, des personnes âgées, des femmes et de la jeunesse, en décrivant de façon concrète les changements sociaux et économiques fondamentaux en cours à Berlin, a immédiatement plongé les participants dans le sujet du congrès. Nous sommes très reconnaissants à Mme le Dr Bergmann d'avoir ouvert le congrès et je tiens à remercier publiquement le soutien que le gouvernement allemand a apporté à celui-ci.

Je remercie Mme Gerlind Richards, notre secrétaire générale, pour son dévouement admirable. Faisant un travail entièrement bénévole, Gerlind consacre une grande partie de son temps à s'assurer que la commission travaille de façon efficace et que notre conférence annuelle se déroule bien. Comme à son habitude, elle a été ingénieuse en trouvant de nouvelles solutions aux problèmes posés. De plus, elle s'est montrée un partenaire toujours ouvert.

Je tiens à remercier nos orateurs chargés des exposés principaux lesquels nous ont stimulés : Mme le Dr Mphala Mogudi d'Afrique du Sud, le professeur Rémi Lenoir de France ainsi que le professeur Peter Fürstenau d'Allemagne.

De plus, je voudrais remercier tout particulièrement tous les présentateurs des ateliers : Mme le professeur Lina Kashyap (Inde), Olga et Paul Racoveanu (Roumanie), Don Burnard (Australie), le professeur Masiala ma Solo (République Démocratique du Congo), Werner Martens (Allemagne) et Suzie Thorn (Etats-Unis), Ryszard Praszkiar (Pologne), Mme le

professeur Wilhelmina Kalu (Nigéria), Jean-Philippe Cobbaut (Belgique) ainsi que Gisela Mähler et Hans-Georg Mähler (Allemagne). Nos responsables de groupe étaient Gabrielle Bastian (France), Simone Bavery (Afrique du Sud), John Chambers (Royaume Uni), Geneviève Dind (Suisse), Dianne Gibson (Australie), Derek Hill (Royaume Uni), Friedrich-Wilhelm Lindemann et Sabine Mundolf (Allemagne), Ulrike Odenthal (Allemagne) et Elisabeth Wieser Hörmann (Autriche). Leur tâche était difficile , mais elle a été accomplie avec compétence.

Paul Tyrrell

Président

Commission Internationale du Mariage et des Relations Interpersonnelles

Canberra, Australie

Juin 2000

Paul Tyrrell est psychologue. Il s'est spécialisé dans les problèmes d'éducation. Il a travaillé dans des écoles publiques et privées ainsi qu'en cabinet privé. Pendant six ans, il a été secrétaire général de Centacare Australia, un organisme national de services sociaux, avant de devenir sous-directeur du ministère australien de l'emploi et du travail. Il est président de la Commission Internationale du Mariage et des Relations Interpersonnelles (CIMRI) depuis 1998.

PROGRAMME DES PRESENTATIONS DES ATELIERS

Atelier 1:

Identité collective aux temps de changement politique: le cas de la Russie

Présenté par :

Natalia MIRIMANOWA, Moscou (Russie) et Fairfax (Etats-Unis)

Les changements d'identités sociales – d'appartenances ethniques, nationaux, politiques et autres – déclenchés par les bouleversements dramatiques survenus dans les pays qui ont succédé à l'Union Soviétique, seront au centre de cette présentation. Les facteurs psychologiques et sociaux qui sont à l'origine d'une recherche d'identité collective seront discutés. La guerre de Tchétchénie, telle qu'elle est présentée par la télévision et par les autres mass media russes, servira d'exemple. Une courte documentation vidéo illustrera cet exemple. *Langue de l'Atelier : anglais*

Natalia Mirimanowa a fait des études de médecine à l'Institut de Médecine et au centre de recherche de cardiologie de l'Académie des Sciences Médicales à Moscou (Russie). Parallèlement à ses activités en Europe, elle poursuit, depuis 1997, des recherches à l'Institute for Conflict Analysis and Resolution de l'Université George Mason à Fairfax, Virginia (Etats-Unis). Dans sa spécialité, la résolution de conflits, elle a dirigé plusieurs séminaires de coopération et de médiation entre partis politiques, groupes civiques ou ethniques dans différents états de l'ex-Union Soviétique et dans des pays de l'Europe de l'Est. Elle a également formé des formateurs dans ce domaine. Plusieurs publications (entre autre : Sociétés traumatisées, Conflits ethniques en Géorgie).

Atelier 2:

«Même dramatique – autre scénario»

Les différences et les similitudes entre les mariages et les familles fonctionnelles et dysfonctionnelles

Présenté par :

Professeur Ivo PLAŇAVA, Brno (République tchèque)

Un regard sur la structure et la dynamique de la cohabitation est d'un grand secours dans la description et l'évaluation des familles et mariages d'aujourd'hui. La discussion, basée sur notre recherche, inclura des questions telles que: que signifie fonctionnel / dysfonctionnel dans le contexte de la cohabitation familiale ou conjugale? Où se trouve la différence? Quelles formes prennent le rôle de la femme et de l'homme dans les prétendus mariages heureux ou malheureux? Qu'est-ce qui dérange chez l'autre, qu'est-ce qui attire? Quels sont les problèmes conjugaux présentés aux professionnels par les clients? La métaphore «Même dramatique – autre scénario» s'applique-t-elle dans les cas présentés? *Langue de l'Atelier : anglais*

Le professeur Ivo Plaňava est docteur d'Etat et professeur de psychologie à l'Université de Brno (République tchèque). Depuis de nombreuses années il travaille en tant que consultant et thérapeute avec des couples et des familles en difficulté. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages et d'enquêtes empiriques.

Atelier 3:

Répondre aux besoins des familles dévastées par des problèmes conjugaux dans une société indienne en évolution

Présenté par :

Madame le professeur Lina KASHYAP (Mumbai, Indes)

Le vingtième siècle a apporté des bouleversements dans tous les aspects de la société indienne, incluant des desserrements du tissu familial, une révision des responsabilités et des rôles de ses membres, de même que de nouvelles perceptions du mariage et de ses usages. Cet atelier soulignera les changements qui se sont produits dans les familles indiennes ainsi que les facteurs qui ont été à la source de ces changements. Comme le mariage en Inde est un contrat entre deux familles, et non pas seulement entre deux personnes, les interventions auprès des familles en difficulté doivent aussi tenir compte de ce facteur d'influence («Third Force Effect»). Un nouveau programme d'assistance aux familles en difficulté passe par les Tribunaux de la Famille dont le rôle et la compétence seront discutés au cours de cet atelier.

Langue de l'Atelier : anglais

Madame le professeur Lina Kashyap a fait des études de sociologie, d'anthropologie culturelle, de sciences politiques et de travail social à Bombay. Pendant plusieurs années, elle a associé travail social pratique et recherches. Depuis 16 ans, elle enseigne à l'Institut Tata de Sciences Sociales à Mumbai (Indes), dans le département de l'assistance à la famille et aux enfants qu'elle préside. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages et d'enquêtes empiriques.

Atelier 4:

La rencontre de deux mondes

Présenté par :

Professeur André MASIALA ma Solo (Kinshasa, Congo)

Au Congo, aucun domaine de vie n'est épargné par des bouleversements fondamentaux. Le pays peine à sortir de la dictature et de la guerre. Il lutte contre la pauvreté, le chômage, la pression démographique, un manque de soins médicaux et d'éducation scolaire dans une situation où des populations entières sont déplacées. Les influences économiques, les séductions de la consommation et d'images télévisées venues d'un monde lointain contribuent également à la dissolution des systèmes sociaux et de valeurs traditionnelles et font progresser désacralisation et désorientation.

Le Papa qui perd le pouvoir économique, perd également son autorité sur les autres membres de la famille. La recherche du gain et de moyen de subsistance d'une manière informelle entraîne toutes sortes d'asthénies y compris sexuelles. Cette économie informelle, tenue principalement par les femmes, renforce leur position. Les difficultés et conflits qui en résultent pour la vie des couples, des enfants et pour le système familial tout entier seront examinés dans cet atelier.

Langue de l'Atelier : français

Le professeur André Masiala ma Solo, docteur en psychologie, a été formé au Congo et à Genève (Suisse). Il enseigne la psychologie clinique et la pédagogie à l'Institut Pédagogique National. Il enseigne aussi la psychologie et la théologie pratique à l'Université Protestante de Kinshasa (Congo). Il est directeur du Centre Congolais de l'Enfant et de la Famille et engagé dans la promotion et la défense des droits de l'enfant dans un cadre africain. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages et d'enquêtes empiriques.

Atelier 5:

Le statut de contrat dans les relations interpersonnelles – une comparaison entre les Etats-Unis, l'Europe et d'autres pays

Présenté par :

Werner U. MARTENS (Munich, Allemagne)

Suzie S. THORN (San Francisco, Californie, Etats-Unis)

Dans cet atelier, deux fellows de l'International Academy of Matrimonial Lawyers présentent les différentes formes de contrat qui règlent les relations interpersonnelles - contrats de mariage, de concubinage, de vie commune, d'héritage - en les comparant sur un plan international. *Langues de l'Atelier : anglais et allemand*

Werner Martens a son cabinet d'avocat à Munich (Allemagne). Il est spécialiste de droit familial international et correspondant de la revue International Family Law Journal. Il était jusqu'à peu président de l'International Academy of Matrimonial Lawyers.

Suzie S. Thorn a son cabinet d'avocat à San Francisco (Etats-Unis). Elle est spécialiste de droit familial américain et international. Elle est membre de plusieurs organisations américaines et internationales de droit familial. Elle a été coorganisatrice du deuxième congrès mondial du droit familial et des droits des enfants et des adolescents.

Atelier 6:

Ouvrir l'esprit au changement: la magie de la créativité intellectuelle

Présenté par :

Ryszard PRASZKIER (Varsovie, Pologne)

Nous bâtissons nos rapports familiaux, conjugaux et sociaux dans des cadres rigides et selon certains rites. On peut comparer la famille à une ancienne tribu, soumise à des danses et à des formules ritualisées. Pour contourner cet ensemble magique de symboles, rites et sortilèges, il nous faut avoir recours au miracle: nous devons devenir nous-mêmes magiciens et créer de nouvelles danses.

La conception que nous nous faisons de la famille et de nos liens sociaux ne peut être visionnée comme un psychodrame de la vie de tous les jours. Cependant nous pouvons la réaliser en imaginant autrement le maintien d'un délicat équilibre entre le statu quo et le changement.

Cet atelier sera de nature interactive et comprendra des exercices d'imagination ainsi que la présentation de «powerpoints». *Langue de l'Atelier : anglais*

Ryszard Praszkiar est psychothérapeute. En tant que psychologue clinique et thérapeute de famille, animateur de groupes et superviseur, il est membre de plusieurs associations professionnelles polonaises. Il exerce dans son propre cabinet à Varsovie (Pologne).

Atelier 7:

Les changements sociaux et la famille: expérience nigérienne 1960 - 2000

Présenté par :

Madame le professeur Wilhelmina KALU (Nsukka, Nigeria)

Le Nigéria est l'état le plus peuplé d'Afrique. Cet atelier traite des développements historiques et du processus de changement qu'on peut observer dans la société nigérienne contemporaine, et de leurs impacts sur la dynamique des rapports familiaux. L'interdépendance de trois facteurs majeurs quant au changement culturel et social – la religion, la politique et l'économie – sera démontrée. On discutera aussi de l'influence de la culture mentale sur la culture matérielle et sur les structures sociales, particulièrement sur la famille. La réaction de la famille et des femmes à ces changements sera soulignée et illustrée par une présentation vidéo. *Langue de l'Atelier : anglais*

Madame le professeur Wilhelmina Kalu est docteur en psychologie. Elle a été formée au travail social de la famille, à la thérapie de l'enfant et à la psychologie pédagogique au Ghana, aux Etats-Unis et au Canada. Elle travaille dans le domaine de la thérapie familiale et de la consultation pastorale. Elle est professeur de psychologie de l'enfant et de pédagogie à l'Université du Nigéria à Nsukka et l'auteur de nombreux ouvrages. Ses projets de recherches concernent surtout la situation des femmes et des enfants. Elle préside l'Association Africaine de Psychologie et d'Etudes Pastorales.

Atelier 8:

Evolution de la famille et politique sociale

Présenté par :

Jean Philippe COBBAUT (Bruxelles, Belgique)

L'évolution de la société, des modes de vie et des modèles familiaux interrogent la manière dont les politiques publiques sont conçues et menées dans nos états démocratiques. Comment concevoir, dans des sociétés complexes et en mutation, des politiques sociales qui puissent allier les idéaux démocratiques de liberté, d'égalité et de solidarité sociale? Cette question sera abordée à partir des réalités familiales d'aujourd'hui.

Langue de l'Atelier : français

Jean Philippe COBBAUT est avocat, directeur du service d'études de l'association familiale belge «La LIGUE des FAMILLES» et maître de conférence à l'Université de Louvain (Belgique).

Atelier 9:

L'histoire de l'évolution de la médiation familiale

Présenté par :

Dr. Gisela MÄHLER et Dr. Hans-Georg MÄHLER (Munich, Allemagne)

La médiation familiale est une méthode de solution de conflits qui vise surtout la manière de composer avec les conséquences de la séparation et du divorce. Les couples qui désirent prendre eux-mêmes leurs décisions préfèrent cette méthode. La dynamique de la séparation de même que la crainte de se faire berné font souvent obstacle à une solution. La médiation est d'un grand secours dans le dénouement du dilemme de ces négociations. Les chances de succès augmentent à mesure que les partenaires traversent les différents degrés d'accusations, de regards rétrospectifs, de réclamations juridiques, et qu'ils se préparent à un avenir porteur d'avantages pour tous. L'atelier soulignera les différentes étapes de changement offertes par la médiation.

Langue de l'Atelier : allemand

Madame Gisela Mähler et Monsieur Hans-Georg Mähler ont leur cabinet d'avocats à Munich (Allemagne). Ils sont docteurs en droit et spécialistes du droit de la famille, du droit de succession et du droit des biens. Tous deux ont une formation de conseillers conjugaux. Dans leur institut, ils pratiquent la médiation; ils forment des médiateurs et font de la recherche. M. et Mme Mähler sont les fondateurs de l'Association Allemande de Médiation (BAFM) dont M. Mähler est actuellement le président.